

je dois le succès. Je ne l'oublierai jamais et j'en serai reconnaissant toute ma vie !

Mary lui tendit la main.

—Nous verrons si vous vous souvenez ! répliqua-t-elle en souriant.

Le fils de Jules Labroue prit la main mignonne qui s'offrait à lui et l'appuya respectueusement contre ses lèvres. La jeune malade ressentit au cœur une secousse indéfinissable.

—Ah ! se dit-elle tout bas, je l'aime ! je sens bien que je l'aime !

Puis, dominant son trouble, elle demanda :

—Alors vous entrez prochainement en fonctions ?

—Dès demain, mademoiselle.

—Mais les travaux ne sont point achevés.

—Aussi prendrai-je possession, dans cet hôtel, d'une grande pièce où monsieur votre père me charge d'installer provisoirement un atelier de dessinateurs.

—Et, aujourd'hui, que faites-vous ?

—Aujourd'hui, je vais à Courbevoie en compagnie de monsieur Harmant.

—Vous déjeunez avec nous alors ?

—Oui, mademoiselle. Monsieur votre père m'a chargé de vous en prévenir.

—A merveille ! Je cours donner des ordres. Pardonnez-moi de vous laisser seul un instant.

Mary quitta le salon, dit au valet de chambre de mettre un couvert de plus, et se rendit à la bibliothèque pour chercher son père. Celui-ci n'avait point quitté la posture dans laquelle nous l'avons laissé. En voyant entrer sa fille, il se leva.

—Eh bien ! mignonne, fit-il, tu as causé avec ton protégé ? tu es contente ?

Mary jeta ses deux bras autour du cou de Paul Harmant.

—Oh ! oui, père, s'écria-t-elle, bien contente ! plus contente encore que tu ne le crois ! et je t'aime.

Le millionnaire regarda l'enfant dont la charmante figure était inondée de larmes de joie. Son front se plissa, en même temps qu'une pensée soudaine traversait son cerveau, qu'une vague épouvante envahissait son âme. Il tremblait de comprendre la cause des larmes de la jeune malade, mais il se raidit contre la douleur.

—Allons déjeuner, mignonne, fit-il.

—Oui, père, allons déjeuner, répéta Mary, et, si tu veux, je vous accompagnerai tantôt à Courbevoie.

—Tu le désires ?

—Beaucoup.

—Eh bien ! c'est convenu.

Le père et la fille allèrent ensuite retrouver Lucien, puis on passa dans la salle à manger.

Aussitôt le déjeuner fini, Théodore vint annoncer que le landau attendait au bas du perron. Nos trois personnages partirent pour Courbevoie où nous ne les suivrons pas. Vers quatre heures du soir on revint à Paris après une longue visite aux travaux de construction et d'aménagement. Lucien se sépara du père et de la fille après avoir pris rendez-vous pour le lendemain, à neuf heures du matin. Le jeune homme était enchanté de se trouver libre, afin d'aller rendre compte du résultat de ses démarches à son ami Georges Darier, puis à sa fiancée Lucie, que sa longue absence pouvait étonner ou inquiéter.

Il se rendit immédiatement rue Bonaparte. L'avocat venait de rentrer du palais. C'était l'heure où il donnait habituellement ses consultations. Lucien fut forcé d'attendre que trois ou quatre clients, arrivés avant lui chez son ami, eussent défilé l'un après l'autre. Enfin, ce fut son tour d'entrer dans le cabinet. Georges Darier lui tendit la main et l'accueillit par ces mots :

—Tu as réussi !

—Qui te l'a dit ?

—L'air de ton visage.

—Eh bien, mon visage n'est point trompeur. Je suis, grâce à toi, vraiment heureux, et je viens te remercier d'un grand succès, qui est ton œuvre.

—Ah ! s'écria Georges, je suis aussi heureux que toi de ce succès. Ta joie me paye au centuple de ce que j'ai pu faire ! Mets-moi au courant, que s'est-il passé ?

Lucien raconta son entrevue avec Paul Harmant, et tout ce qu'avait fait Mary pour appuyer sa demande.

—J'avais bien jugé cette enfant, dit Georges Darier. C'est un cœur d'or !

LXXI

—C'est un ange ! appuya Lucien.

—Te voilà dans la place, reprit l'avocat, tu as le pied à l'étrier. Qui sait si tu ne deviendras pas un jour l'associé de la maison Paul Harmant.

—Ton imagination s'emballé ! répondit en riant le fils de Jules Labroue, je n'ai pas de si hautes ambitions. Que je puisse mettre de côté en quelques années, une somme suffisante pour faire reconstruire une partie des ateliers incendiés de mon père sur les terrains d'Alfortville, et je me déclarerai satisfait.

Les deux amis se séparèrent. Lucien prit une voiture pour gagner plus vite le quai Bourbon, où il se savait attendu par Lucie avec impatience. La jeune fille n'était point seule, ce qui ne l'empêchait pas de prêter une oreille attentive aux moindres bruits venant de la cage de l'escalier. Jeanne Fortier, la porteuse de pain que tous les compagnons de la boulangerie appelaient "Maman Lison," se trouvait auprès d'elle. Une heure auparavant, l'évadée de Clermont, qu'un instinct mystérieux et irrésistible poussait vers Lucie, était venue frapper à la porte de l'ouvrière. Elle avait sous le bras un petit paquet.

—Tiens, c'est vous, maman Lison ! fit la fiancée de Lucien en voyant la brave femme. J'espère que vous ne venez pas m'apporter ce soir mon pain de demain matin.

—Non, ma chère mignonne demoiselle, répondit Jeanne en entrant et en fermant la porte derrière elle. Je viens vous demander un service.

—S'il est en mon pouvoir de vous le rendre, je le ferai de bien bon cœur.

—Rien ne vous sera plus facile.

—Eh bien ! asseyez-vous là, en face de moi, pendant que je travaille à cette robe qui doit être finie demain soir, et dites-moi de quoi il s'agit.

Jeanne prit un siège et s'installa près de la jeune fille qu'elle enveloppait d'un regard attendri et charmé.

—Voici ce que c'est mademoiselle Lucie, fit-elle. Vous êtes couturière et vous m'avez dit un jour que vous pouviez travailler pour moi si je le désirais.

—Je le puis certainement et je le ferai. Avez-vous besoin de moi ?

—Oui.

—Eh bien, je suis à votre disposition.

—Tantôt, poursuivit Jeanne, j'ai passé devant un grand magasin de nouveautés. Il y avait en dehors, à l'étalage, des marchandises à très bon marché. Je me suis laissé tenter et j'ai acheté un coupon d'étoffe presque pour rien.

—Alors, c'est une robe que vous voulez me donner à faire ?

—Oui, mademoiselle Lucie, si vous êtes assez bonne pour me rendre ce service.

—Puisque je vous l'ai offert ! Vous m'apportez le coupon ?

—Le voici.

Et la porteuse de pain désignait le petit paquet.

—Eh bien, posez-le là. Je vais terminer cet assemblage et je vous prendrai mesure. Avez-vous le temps d'attendre un peu ?

—Oh ! que oui ! Ma seconde tournée est finie et je suis libre jusqu'à demain matin. Donc, ne vous pressez pas.

—J'aime à travailler vite.

Lucie faisait courir son aiguille avec une activité fiévreuse, portant d'instant en instant un regard vers la porte, et écoutant les moindres bruits qui se produisaient dans l'escalier. Jeanne voyait bien que la jeune fille était préoccupée, mais elle ne pouvait deviner la cause de cette préoccupation. Pour la connaître, il fallait questionner, et comment le faire sans être indiscret ?

—Il y a longtemps que vous travaillez à la couture, ma chère demoiselle ? demanda-t-elle tout à coup, prise du désir d'apprendre quelque chose du passé de la jeune fille.

—Voici bientôt six ans, maman Lison, répondit Lucie.

—Vous avez fait votre apprentissage à Paris ?

—Mon véritable apprentissage, oui. Mais j'avais commencé à apprendre à coudre à l'hospice où j'ai été élevée.

En entendant cette phrase, Jeanne tressaillit de tout son corps.

—Vous avez été élevée à l'hospice ? fit-elle vivement.

—Oui, maman Lison, dit tristement l'ouvrière. Je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère. On m'a déposée toute petite à l'hospice des Enfants-Trouvés.

—A Paris ? balbutia Jeanne dont la voix tremblait.

Lucie, absorbée par son travail, ne pouvait voir l'émotion profonde qui bouleversait les traits du visage de Jeanne.

—A Paris, oui, répliqua-t-elle.

—Il y a longtemps de cela ?

—Vingt-et-un ans.

—Vingt-et-un ans ! répéta Jeanne que cette date lointaine reportait à ses jours de douleur. Et vous avez quel âge ?

—D'après ce qu'on m'a dit, je dois avoir à peu près vingt-deux ans.

—Savez-vous où s'est passée votre première année, jusqu'au moment où on vous a mis à l'hospice ?

—Non.

—Savez-vous si vous avez été abandonnée par vos parents ou par des étrangers à qui vos parents vous avaient confiée ?

—Pas davantage.

—Mais on devait le savoir à l'hospice ?

—Peut-être le savait-on ! Ce n'était pas une raison pour me l'apprendre.

—Comment ?

—On ne doit pas révéler aux enfants le secret du dépôt. Il faut que la personne qui a déposé un enfant, ou le mandataire de cette personne, vienne le réclamer, en faisant connaître la date et l'heure du dépôt, et les indices joints aux langes pour faciliter plus tard les recherches.

—Ainsi, reprit Jeanne, vous ignorez si des indices de cette nature existaient pour vous ?

—Il en existait, je le sais.

—Et si vous demandiez à les connaître.

—On ne me répondrait pas.

—Mais ce nom de Lucie que vous portez ? fit Jeanne tremblante.

—J'ai été déposée à l'hospice le jour de la fête de sainte Lucie. C'est pour cela peut-être, qu'on m'a donné ce nom.

—Ainsi, c'est par hasard qu'elle s'appelle ainsi, pensa Jeanne en sentant son cœur se serrer ; et moi qui croyais vaguement, qui espérais sans savoir pourquoi. Allons, c'est la fin de mes rêves.

J'ai terminé mon assemblage, maman Lison, dit Lucie en posant la robe commencée sur la table à ouvrage. Je vais vous prendre mesure.

En ce moment, on entendit un bruit de pas dans l'escalier. Lucie s'élança vers la porte qu'elle ouvrit, puis elle prêta l'oreille en avançant sa tête au dehors. Les pas s'arrêtèrent au troisième étage.

—Ce n'est point lui ! murmura la jeune fille en rentrant, le visage assombri.

Jeanne avait remarqué ce nuage soudain.

—Vous attendez quelqu'un, mademoiselle Lucie ? demanda-t-elle.

—Oui, maman Lison, quelqu'un que vous connaissez.

—Qui donc ?

—Monsieur Lucien, vous l'avez vu plusieurs fois ici.

—Ah ! le jeune homme qui demeure en face de vous.

—Oui, mon futur, maman Lison, et je l'attends avec une impatience que vous comprendrez sans peine, quand vous saurez qu'il a fait aujourd'hui, ce matin même, une démarche en vue d'obtenir un emploi d'où notre bonheur doit dépendre. Si cet emploi lui est accordé, Lucien m'épousera dans un an, il me l'a promis.

—Je comprends, je comprends, chère mignonne demoiselle, mais il ne faut pas vous inquiéter. Si votre amoureux se fait attendre, c'est qu'il est retenu par quelque affaire, il reviendra bientôt vous apprendre une bonne nouvelle.

—A moins qu'il n'ait point réussi, et qu'il n'ose rentrer pour m'apporter une cruelle déception, répliqua Lucie tristement.

—Pourquoi vous mettre sans sujet martel en tête ?